

A qui la faute ?

Que la loi est parfois inique et cruelle et combien je plains les magistrats obligés de l'appliquer !

Les faits divers n'ont pas le don, je dois l'avouer, d'attirer beaucoup mon attention. Mais l'autre jour, par hasard, mes yeux sont tombés sur un entrefilet dans un de nos grands quotidiens, et j'ai lu qu'une mère avait été condamnée à la prison et à payer une forte amende pour ne pas avoir dénoncé sa fille devant les tribunaux. Ainsi le veut la justice humaine.

Cette fille venait d'accoucher d'un enfant. Dans l'égarément de sa douleur, affolée des conséquences d'une faute si durement punie, si chèrement expiée dans notre société, la malheureuse fille-mère oubliant tous ses devoirs envers son enfant, le fit mourir.

Il a été clairement démontré et prouvé que la femme La Palme n'a pas été complice dans cet infanticide, mais elle n'a pu ignorer la participation de sa malheureuse fille à ce crime. Elle n'alla pas la livrer à la justice, et, voilà pourquoi, on l'a punie.

De par le Dieu bon, comment peut-on exiger qu'une mère aille dénoncer son enfant ? Le fait serait si brutal, si révoltant, qu'il glacerait d'horreur le juge même qui l'entendrait. Pauvre mère n'était-elle déjà pas assez désolée par la faute de sa fille, sans exiger cette trahison de toute sa chair et de tout son sang !

Ce qu'il aurait fallu rechercher et punir, c'est le lâche, le séducteur, le père de l'innocente victime. C'est lui, le coupable, sur la tête duquel retombe le crime. Voilà celui que la justice,—celle qui n'est pas encore, hélas ! écrite en nos codes,—aurait dû punir.

La recherche de la paternité, les femmes françaises par leurs démarches, leurs sollicitations répétées, sont à la veille de l'obtenir, si ce n'est déjà fait.

Si la fille-mère de Saint-Liboire avait pu faire partager au père de son enfant, la responsabilité, les soucis de la maternité, elle n'aurait pas

souillé ses mains du sang de son enfant.

Mais en attendant que cette grande revendication féminine s'accomplisse, je m'apitoie sur la pauvre femme, qui vient d'expier par la prison et par l'amende la monstruosité grande, de ne s'être pas faite la délatrice de son enfant.

Je m'apitoie sur elle, dis-je, mais je ne la plains pas, Que la mère qui n'aurait pas agi comme elle a fait, vienne me persuader que j'ai tort.

FRANÇOISE.

Une causerie sur l'Idéal

PAR "MADELEINE"

Voilà un très beau mot que les enfants ignorent et qui est, cependant le nom propre de tout ce qui enchante l'imagination. Ne faut-il pas le leur apprendre, ce nom magique — douceur ou désespoir des gens d'âge mûr ? Les élèves de Mlle Beaupré en ont écouté avec plaisir, l'autre jour, la grave et délicieuse explication que voici, des lèvres d'une généreuse amie, "Madeleine", — Mme Huguenin. Nos lectrices, apprécieront l'avantage de trouver, ci-après, cette charmante pièce littéraire, que nous appellerions aussi "philosophique", si nous ne craignons d'effaroucher la modestie de l'auteur.

Mesdemoiselles,

Trouver le sujet qui plairait à vos intelligences et à vos cœurs m'inquiétait fort ; lorsque la petite lettre d'une humble amie vint m'éclairer.

Cette correspondante endure depuis quatre ans d'indicibles souffrances. Son pauvre corps n'est plus qu'une plaie hideuse : "Les religieuses, m'écrivit-elle, disent que mes plaies sont horribles, et que Jésus doit bien m'aimer pour me soumettre à un tel martyre". Ah ! Madeleine, que serais-je devenue prise par le mal atroce, en pleine jeunesse, à l'heure où les autres jeunes filles rêvent de se créer un foyer, que serais-je devenue si je n'avais eu la foi... et si mon cœur n'avait renfermé un peu d'idéal !"

Mon sujet était trouvé, Mesdemoi-

selles, je devais vous parler de cette poussière d'or qui tombe des Cieux sur les pauvres cœurs meurtris, de cet irréel qu'aucun mot ne définit, qu'aucune philosophie ne fixe, de cet idéal qui est l'essence même de la poésie puisqu'il provoque les émotions, et nous permet de comprendre et d'apprécier la Beauté et la Bonté dans toutes leurs manifestations. C'est votre besoin d'idéal, Mesdemoiselles, qui vous fera pleurer à la lecture d'une page puissamment écrite, à l'audition d'une pièce musicale répondant à des sentiments qui sont en vous, encore incompris, et qui se réveillent soudain lorsque les voix se font entendre... L'idéal, je veux bien vous le faire comprendre, n'est pas cette tendance au romanesque, au sentimental que certaines personnes prisent fort, la croyant l'expression d'une nature supérieure, aspirant à s'élever jusqu'aux régions les plus éthérées pour y rejoindre les idées dignes de ses préoccupations. Rien de plus désagréable, et je dirai même de plus ridicule, que l'effort de ces esprits dont l'exaltation fait peine, qui cherchent sans cesse à étonner le vulgaire par des conceptions qu'ils jugent grandioses et qui ne sont que stupides... Non ! l'Idéal, Mesdemoiselles, ne réside pas dans l'extraordinaire, on le trouve dans le cœur le plus humble, et il permet quelquefois à des ignorants de s'élever à des hauteurs inaccessibles même aux êtres